

# Histoires croisées autour de Noël (d'autres vies, d'autres mœurs)

Katy Grosfillier, atelier d'écriture de Nicolas Couchepin, Martigny, octobre 2014

## A la Bosse

Dans la famille Kumkli, on était 6 filles. Moi j'étais Elise – Lizi qu'on me disait. Papa n'avait jamais appris le français. Papa était meunier pendant l'hiver et l'été il travaillait aux champs autour de la ferme. (Je te raconterai l'histoire du cheval après). On était pauvres, mais moins pauvres que la famille Maire, des catholiques. Chez eux, il y avait 10 enfants. La troisième était en classe avec notre Suzanne. Moi, j'étais en classe avec Frieda. Quand elle avait dû commencer l'école, elle s'était mise à pleurer. Alors le régent avait proposé que je vienne l'accompagner.

Je m'étais alors retrouvée en classe avec Frieda. On n'avait que 11 mois de différence. C'était ma sœur préférée. Je ne devrais pas dire ça parce que j'aimais aussi Rosa, Suzanne, Ida et Marie. Mais Frieda, tu vois... Avec Frieda on riait beaucoup, mais Papa n'aimait pas nous entendre rigoler car il croyait qu'on se fichait de lui. C'est qu'il n'avait toujours pas appris le français. Christian (c'était le nom de Papa) bougonnait souvent et son grand malheur est qu'il n'avait pas eu de fils.

Maman, elle, elle avait appris le français. Elle le parlait assez bien, mais avec un accent. Elle avait aussi deux métiers. L'été, elle allait travailler dans une usine de lait condensé. Si on restait seules à la maison ? Penses-tu ! La Grand-Maman habitait avec nous. C'est elle qui nous gardait. Elle a vécu encore assez longtemps. Les derniers jours, elle ne mangeait plus que des bonbons.

## L'oncle Edgar

J'avais fait mon apparition sur le coup des huit heures. Pas avant, car la file d'attente devant le porte-manteau m'horripilait. Tante Bertha qui voulait que son vison soit déposé sur un cintre rembourré pour ne pas marquer son manteau de rombière. Tante Alice qui n'en finissait plus de sortir de son sac ses biscuits confectionnés « avec amour » pour chacun d'entre nous. Malgré ses attentions sucrées, je la soupçonnais d'avoir des intentions malveillantes à l'égard de l'oncle Edgar, son « cher petit frère », comme elle l'appelait.

Oncle Edgar détenait une fortune colossale qu'il n'avait cessé de faire grandir en devenant le pape de l'ourlet, le roi du zigzag et de la canette. Ses usines tournaient à plein régime dans les faubourgs de Munich et il régnait en maître sur ses ouvrières besogneuses (beaucoup d'entre elles étaient des veuves de guerre) qui fabriquaient la centaine de pièces qui constituaient cette nouvelle machine qui allait révolutionner la vie des femmes. Le dé à coudre était supplanté par la Lucifer : cent piqués par minute et trois points à choix !

Parmi ses ouvrières qui étaient contraintes de s'échiner du matin au soir le long des chaînes de montage, oncle Edgar se montrait autoritaire et tout puissant. Ces pauvres femmes s'épuisaient du matin au soir pour élever leur marmaille grouillante et bruyante et elles lui devaient tout. Enfin, c'est ce que croyait oncle Edgar. Il aimait se comparer à Henry Ford et sa devise était : « Diviser les tâches, c'est rassembler l'effort ».

Ce qui me fascinait, c'était la personnalité double d'Edgar. Dans son usine, il se comportait en tyran, n'autorisant aucune pause entre 7h00 et midi à ses employés. Par contre, entouré de Bertha et d'Alice, alors là, c'était un autre homme. Disons plutôt qu'il n'était jamais devenu un homme face à ses grandes sœurs. Il était resté le petit frère qu'on taquinait sans cesse et qu'on humiliait. Comme il avait l'air ridicule avec ce faux nez dont mes deux glousseuses de tantes l'avaient affublé.



Un jour, eh bien, le petit Hans est arrivé. Papa s'est mis à sourire et on sentait qu'il était content. Il était vif le petit Hans, comme tous les gamins bien sûr. Je le revois encore courir dans la ferme de la Bosse, avec ses pantalons de laine. Et pis, il y a eu cette foutue poignée de porte. Papa ne s'en est jamais remis et il n'a plus jamais souri.

Si j'ai eu un bon ami avant Grand-Papa ? Comment il s'appelait ? C'est lui qui a fabriqué la petite crèche en bois qui est sur l'étagère là. Oui, tu peux le regarder. Il y a une date gravée dessus : 1924. On travaillait les deux à l'école d'agriculture. Il enseignait l'agronomie et moi j'étais lingère. Je l'ai soigné. C'était Victor. Il a eu une septicémie. J'ai appris plus tard qu'il avait rempli des papiers pour partir au Transvaal. Il ne m'en avait jamais parlé. Il avait écrit qu'il serait accompagné de sa fiancée. On s'aimait bien, mais on ne s'était jamais fiancé.

L'histoire du cheval ? Quand on passait le pont du Diable sur le Doubs ? Oui, c'est promis. Je te raconterai encore ces histoires, mais demain. Maintenant, on va finir de décorer le sapin.

Illustration :  
**Guy Lamy (1914 - 2000)**  
**Chapelle de la Bosse**  
Les Franches Montagnes  
Huile sur carton  
32 x 23 cm



Allez, avais-je envie de dire, révolte-toi Edgar ! Tu vois bien qu'elles n'en veulent qu'à ton argent. Tu n'as pas de descendance et tu n'en auras peut-être jamais. Elles, elles rêvent de carrières d'ingénieurs ou de diplomates pour leurs fistons.

Moi, tonton Edgar, je ne serai jamais ingénieur ou diplomate. Ta fortune ne m'intéresse pas. Le petit pécule que j'ai hérité de Papa est déjà dilapidé. Je viens d'acheter un billet pour New-York. Dans 10 jours, je serai à Hambourg et je monterai à bord du Symphonia, un navire de croisière qui embarque des gens comme toi, tonton. Des gens riches et puissants qui s'accordent des vacances, contrairement à tes ouvrières aux doigts huileux.

Avec mon ami, Volker, nous avons décroché un contrat avec la compagnie Sealink. Tous les soirs, nous nous produisons au salon Baxter sur le pont numéro 3. Et arrivés à New-York, nous nous enivrons de jazz et d'aventure puisque la musique, c'est l'héritage le plus précieux que m'ait laissé Papa.

Excusez mon retard. Joyeux Noël !